

Chronique des falsifications



“Il était une fois”... un tissu de mensonges

Dominique Vincenot
183 rue Saint-Charles
75015 Paris
dominiquefrance2002@yahoo.fr

à

M^{me} Laurence Vignon,
directrice de la rédaction,
TGV Magazine,
146, rue du Faubourg-Poissonnière,
75 010 Paris

Paris, le 11 octobre 2005

CHÈRE Madame, je me permets de m'adresser à vous, après avoir lu le n° 78 (octobre 2005) de votre magazine gratuit distribué dans les TGV, étant moi-même un usager régulier du service public de la SNCF.

J'ignore qui est Marie-Sophie Ramspacher, qui a signé la chronique “Il était une fois...”, page 98, mais permettez-moi de vous faire part de mon étonnement. Cette chronique, qui, je crois, est censée être une chronique “historique”, est intitulée “La cour de justice de Trotski”. Son thème : l'utilisation — se-

lon M^{me} Ramspacher — de wagons du Transsibérien pour établir son quartier général mobile, par Léon Trotsky, dirigeant du Parti bolchevique et fondateur de l'Armée rouge pendant la guerre civile russe (1918-1921).

On apprend dans cette chronique “historique” les choses suivantes : “En 1919, au lendemain de la révolution d'Octobre, il ne reste presque rien du Transsibérien-Express, luxueux convoi, digne concurrent de l'Orient-Express. Léon Trotski, qui cherche un quartier général commode, fait rapatrier vers Moscou ses dernières voitures et lance de coûteux travaux. Son wagon-chambre à coucher est équipé d'une baignoire arrachée aux appartements privés de l'impératrice à Saint-Pétersbourg, son wagon-bibliothèque regorge d'ouvrages reliés en cuir provenant vraisemblablement de quelque pillage. La rame est dotée d'une station radio, afin de capter les émissions européennes, en particulier françaises, car l'homme a beaucoup d'amis à Paris. Le commissaire du peuple à la Guerre y a aussi fait installer une imprimerie, ayant entrepris d'évangéliser les provinces russes au communisme. En pleine guerre civile, il sillonnera plus d'un million de kilomètres dans un convoi bien chauffé et... blindé. Trotski, qui ne dort jamais sans une arme sous l'oreiller, craint pour sa sécurité. Car son train s'est transformé en cour de

justice expéditive. On raconte qu'il ordonnait les exécutions sur le ballast, à quelques pas de son convoi. Le bruit des balles le rassurait."

Diantre ! Quel sinistre individu... pour un lecteur peu averti !

En pleine guerre civile, alors que la famine fait des ravages, il se lance dans "de coûteux travaux", "arrachant" des baignoires aux malheureuses impératrices déchues pour les faire installer dans son wagon... Quant aux livres qui remplissent sa bibliothèque, ils ne peuvent venir que "de pillages", bien entendu ! Non seulement ce chef bolchevique se vautre dans le luxe, mais il "ne dort jamais sans une arme sous son oreiller", et, tel un véritable sadique, fait exécuter à tort et à travers de malheureux innocents (puisque la justice de Trotsky était, évidemment, "expéditive"), et tout cela parce que, tenez vous bien, "le bruit des balles le rassurait" !

Vous reconnaîtrez qu'on est loin de la moindre "rigueur historique" qu'on est en droit d'attendre de tout auteur d'une rubrique "historique", avec l'utilisation systématique des "*provenant vraisemblablement de quelque pillage*" (quand ? où ?), ou encore "*on raconte*" (ah bon ! qui raconte ? sur la base de quel fait, s'il vous plaît ?).

Voici quelques faits, tels qu'ils sont établis dans l'ouvrage d'Alfred Rosmer (1) (ouvrage préfacé par Albert Camus), *Moscou sous Lénine* (édité chez Pierre Horay, 1953, pages 157-158) :

— le train réquisitionné par Trotsky n'était pas le Transsibérien, mais le train d'un ancien ministre du tsar ;

— il était équipé de sanitaires, mais en aucun cas de "*baignoire arrachée*" on ne sait où ;

— la bibliothèque était essentiellement équipée d'ouvrages techniques et militaires ;

— la station de radio ne captait pas on ne sait quelles "*émissions de France*", elle était beaucoup trop faible pour cela, mais servait aux échanges radio avec Moscou ;

— l'imprimerie ne publiait pas de la "*littérature*" pour "*évangéliser*" on ne

sait qui, mais un journal, intitulé *En route !*, qui publiait les informations relatives à la guerre civile ;

— le train était "blindé" avec... des sacs de sable ;

— quant à la prétendue "*cour de justice*", il s'agissait en fait d'un tribunal militaire, qui prononça des peines d'exécution à l'encontre d'espions, de déserteurs et de pillards (comme cela se faisait des deux côtés du front, soit dit en passant) ;

— enfin, ce train ne parcourut pas "*plus d'un million de kilomètres*", mais environ 170 000 km.

Vous admettez que cela fait beaucoup "d'erreurs" pour un article de vingt lignes sur une demi-colonne...

Au-delà de ça, je suis extrêmement choqué qu'une revue diffusée dans un service public (donc, j'imagine, subventionnée par ce même service public, ce qui signifie par mes impôts comme citoyen et mes achats de billets comme usager) se permette de publier un discours haineux, et le mot, je crois, n'est pas trop fort, contre un personnage historique, quel que soit l'opinion que chacun puisse en avoir.

Quel courage, de plus, de s'attaquer à un homme sauvagement assassiné il y a presque exactement 65 ans (août 1940) par un agent de Staline ! Faut-il rappeler que des milliers de partisans de Léon Trotsky (et bien d'autres, communistes, socialistes, anarchistes) sont morts, déportés et massacrés dans les camps staliniens, et que des milliers d'autres ont été exterminés dans les camps nazis ?

Que les sympathies politiques de M^{me} Marie-Sophie Ramspacher puissent aller à Staline ou à la malheureuse "*impératrice de Saint-Pétersbourg*" à qui on a sauvagement "*arraché la baignoire de ses appartements privés*", ou à qui elle

(1) Alfred Rosmer (1885-1964), militant syndicaliste français, collaborateur à *La Vie ouvrière*, un des militants français, opposants de la première heure au stalinisme, puis opposant à la guerre d'Algérie, et personnage unanimement respecté, bien au-delà du mouvement ouvrier. A la différence de M^{me} Ramspacher, il a connu, pour l'avoir visité pendant la guerre civile russe, le "train blindé" de Léon Trotsky.

veut, c'est son problème. Mais je ne vois pas de quel droit cette personne nous impose, nous, usagers du service public, ses opinions politiques. Ni de quel droit on fait passer des affabulations pour des vérités historiques.

Convaincu que vous partagerez mon souci de neutralité du service public, et convaincu de votre attachement à la

déontologie journalistique, je suis persuadé, chère Madame, que vous voudrez bien publier ce rectificatif dans le prochain numéro de votre magazine.

Recevez, Madame la Rédactrice en chef, mes sentiments les meilleurs.

Dominique Vincenot

•
•

Georges-André Morin,
ingénieur général du Génie rural
des eaux et des forêts,
21, rue du Cherche-Midi,
75006 Paris

A M^{me} Laurence Vignon,
directrice de la rédaction
de TGV magazine,
146, rue du Faubourg-
Poissonnière, 75010 Paris

Le 22 octobre 2005

Madame la Directrice,

Abonné depuis bientôt quarante ans et usager régulier du TGV, je lis assez régulièrement la revue *TGV Magazine*, qui fait bonne figure à côté de ses équivalentes des compagnies aériennes. Destinée à tous les usagers du train, c'est une revue de bonne tenue, bien documentée et "soft", se gardant de toute position politique ou religieuse.

Quelle ne fut pas ma surprise de lire dans votre dernier numéro un article se voulant historique, et qui est en fait une attaque contre Trotsky. Quel que soit le point de vue que l'on peut avoir sur ce que la presse française de 1917 appelait "*les événements de Saint-Petersbourg*", et que l'histoire a retenu sous le nom de "*révolution d'Octobre*", un personnage de la dimension de Trotsky appartient à l'histoire depuis son assassinat au Mexique par un envoyé de Staline, il y a soixante-cinq ans.

Or il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour comprendre que le petit papier "*Le train de Trotski*", signé d'une certaine dame Ramspacher, est hautement fantaisiste, cela apparaît immédiatement de l'emploi de l'adverbe "vraisemblablement" ou encore du célèbre pronom indéfini "on".

En quoi la SNCF, entreprise d'Etat chargée d'une mission de service public, doit-elle fournir un support à de petites polémiques éculées ? Qui est visé par la rédactrice, la révolution de 1917 ? ou l'homme Trotsky, sa plume étant alors un minuscule et tardif prolongement du pic de l'assassin de 1940 ?

Mais cette rubrique peut-être confondue avec la précédente "*Je me souviens en train*", où des usagers évoquent leurs souvenirs de train.

Je me demande donc si M^{me} Ramspacher, au terme d'une vie longue et aventureuse, n'a pas mélangé ses souvenirs du "train de Trotsky" avec ceux des trains qu'elle n'a pas manqué non plus d'emprunter d'où les présidents mexicains Diaz, puis Carranza, firent le coup de feu pendant la guerre civile mexicaine (1910-1917), à moins que ce ne soit le train, effectivement blindé, du seigneur de la guerre de Mandchourie, le "maréchal" Zhang Zuo Lin, dont les Japonais ne vinrent à bout qu'en dynamitant plusieurs centaines de mètres de voie ferrée (1928).

Si longtemps après, je comprends alors que ses souvenirs s'emmêlent.

Avec mes respectueuses salutations.

La vérité sur l'armée de Denikine

AU début du mois d'octobre 2005, les cendres du général blanc Anton Denikine ont été rapportées en grande pompe des Etats-Unis — où il avait achevé sa vie — à Moscou. L'Eglise orthodoxe a bien entendu célébré ce retour. Les autorités du gouvernement de l'ex-officier du KGB Poutine s'y sont associées.

La presse russe a célébré ce général, qui, à en croire le cinéaste Serge Milkhalkov, aurait été, à la tête de son armée, un véritable modèle d'humanité. *Le Figaro*, et, plus discrètement, *Le Monde*, ont apporté leur contribution à ce concert d'éloges.

Les quelques faits cités ci-dessous corrigeront cette image sainte...

•
•

LE général Wrangel, qui succède à Denikine à la tête des armées blanches du sud en mars 1920, et qui est lui-même un monarchiste convaincu et un adversaire déterminé des rouges, décrit le comportement de l'armée du général Denikine sur l'immense territoire qu'elle occupe :

“Le pays était dirigé par toute une série de petits satrapes, à commencer par les gouverneurs pour finir par n'importe quel gradé de l'armée, n'importe quel commandant ou chef des services de renseignement. Eperdu, le citoyen apeuré ne savait à qui obéir. Une horde d'aventuriers de tout poil, produits typiques de la guerre civile, avaient su utiliser l'impuissance du pouvoir pour pénétrer dans tous les secteurs de l'appareil d'Etat. Le concept de légalité était complètement ignoré. Les représentants du pouvoir sur place se perdaient dans une plume de dispositions contradictoires. Chacun agissait à sa guise ; l'exemple funeste venait d'en haut. Le commandant de l'armée des Volontaires et préfet de la province de Kharkov, le général Maï-Maïevski, donnait le premier l'exemple par sa conduite scandaleuse et

débauchée. Les autres suivaient son exemple... L'existence désordonnée d'ivrogne du commandant de l'armée des Volontaires, l'indiscipline des troupes, la débauche et l'arbitraire régnant à l'arrière n'étaient un secret pour personne ; tous se rendaient compte qu'il était impossible de continuer comme cela, que nous allions à grands pas vers notre perte.”

Cette conduite et le désordre bureaucratique engendrent une corruption généralisée :

“Le pillage et la corruption avaient pénétré profondément tous les secteurs de l'administration. Avec un bon pot-de-vin, on pouvait esquiver n'importe quelle disposition gouvernementale. Malgré les immenses richesses naturelles des régions que nous occupions, notre monnaie ne cessait de se dévaluer. L'exportation confiée par le haut commandement à des entrepreneurs privés contre paiement par eux de taxes ne rapportait presque rien à la caisse de l'Etat. L'essentiel du montant des taxes obligatoires sur les marchandises vendues à l'étranger restait dans la poche des entrepreneurs. Les énormes stocks fournis par

les Anglais étaient honteusement dilapidés. L'armée, mal ravitaillée, se nourrissait exclusivement sur le dos de la population, ainsi grevée d'un fardeau insupportable..."

L'armée de Denikine et la chasse (sanglante) aux Juifs

Les soldats de Denikine entraient dans les villes en chantant à tue-tête :

*"Nous irons au combat hardiment
Pour la Sainte Russie
Et nous massacrerons
Toute la racaille des youpins."*

Voici deux exemples de leur conduite : l'un est tiré du bulletin d'information de l'état-major de Denikine lui-même, qui décrit un pogrome parmi d'autres :

« A Makarovo, tout le monde attendait l'arrivée des détachements de l'armée des Volontaires dans l'espoir d'être débarrassé des pillages perpétrés par des bandes locales déchaînées, ainsi que des enrôlements incessants décrétés par le pouvoir soviétique. Lorsque Makarovo fut informée de l'arrivée d'un détachement de l'armée des Volontaires, la population, tant chrétienne que juive, décida de l'accueillir avec le pain et le sel. La délégation chrétienne se plaça près du centre administratif, la délégation juive s'installa en retrait, sur une hauteur. Un officier s'approcha des délégués chrétiens et commença à s'entretenir avec eux. Lorsqu'il remarqua la délégation juive, un peu plus loin, il demanda : "Qu'est-ce que c'est que ces épouvantails ?" (les Juifs, des vieux, portaient le long caftan). Les soldats demandèrent alors à l'officier la permission de s'occuper des Juifs. L'officier la leur accorda, et les soldats se mirent aussitôt à frapper tous les membres de la délégation à coups de sabre, au début la lame dans le fourreau, puis la lame nue. La plupart

des membres de la délégation juive furent tués et les autres furent grièvement blessés. Les pillages et les violences infligés à la population juive se poursuivent à l'heure actuelle. Les paysans qui reviennent de Makarovo affirment que les rues sont jonchées de cadavres. Personne ne les enterre, car les Juifs ont peur de sortir de chez eux... »

C'est une vieille habitude des soldats et officiers de Denikine. Le 17 octobre 1918, par exemple, un soldat du troisième régiment de cavalerie de Tchernigov écrivait à ses parents avec satisfaction : *"Nous sommes allés à Konotop rosser les youpins, j'ai réussi à égorger trois Juifs et un vieux youpin, et pour ça on a touché 500 roubles par soldat."*

La socialiste-révolutionnaire de gauche Kakhovskaïa décrit, elle, les horreurs accomplies par la soldatesque de Denikine lors de son entrée à Kiev, en 1919 :

« Une charrette arrive, chargée de cadavres de Juifs, un flot de gens s'engouffre à la suite de cette charrette dans la morgue. Dans la salle, des cadavres à moitié pourris sont rangés les uns sur les autres comme des planches ; il y a parmi eux beaucoup de fusillés, mais aussi beaucoup de corps ramassés par hasard dans la rue, de cadavres d'inconnus... Dans toutes les campagnes ont eu lieu des massacres de Juifs... Les journaux enregistrent chaque jour de 60 à 70 personnes d'origine juive tuées on ne sait ni par qui ni dans quelles circonstances.

Une camarade du parti qui s'est rendu à Kharkov nous écrit de là-bas : "Au nom du ciel, ne voyagez pas ! Mes cheveux avaient blanchi lorsque je suis arrivée à Kharkov après les horreurs que nous avons dû subir en chemin. L'union des Cent-Noirs sévit tout particulièrement dans les trains : ils forcent les voyageurs à réciter un Pater Noster ou un Credo, ou bien font prononcer aux voyageurs quelques mots russes particulièrement difficiles pour quiconque a l'accent juif (en particulier le mot "koudourrou", qui veut dire mais — NDLR). Quiconque est reconnu comme Juif est

impitoyablement torturé et jeté en pleine marche sur la voie.

Le long de toutes les voies qui mènent à Kiev s'alignent ainsi des centaines de cadavres" » (1).

(1) Ces passages sont extraits du livre de Jean-Jacques Marie *La Guerre civile russe, 1917-1922*, Autrement, 2005.

Le lecteur qui veut en savoir un peu plus y trouvera une abondante documentation sur les exploits accomplis par l'armée du général.

Trotsky et les camps de concentration

Jean-Jacques Marie,
36, rue de Picpus,
75012 Paris

A Jan Krauze, *Le Monde* 2

Le 13 octobre 2005

Monsieur,

Je lis sous votre plume, dans votre compte rendu du livre de M^{me} Appelbaum, *Le Goulag*, publié dans *Le Monde* 2 (8 octobre), la phrase suivante : « *Nés du cerveau fertile de Trotski en juin 1918, avant même le déclenchement officiel de la terreur rouge, les premiers camps s'appelaient encore "kontslager" (camps de concentration) avant qu'on ne renonce à ce vocabulaire d'inspiration trop germanique.* »

Il s'agit là — malgré l'autorité de M^{me} Appelbaum — d'une triple contrevérité :

1) Les premiers camps de concentration de la guerre civile ont été constitués en Finlande — province russe jusqu'en décembre 1917 — par le général Mannerheim, ancien favori du tsar Nicolas II et chef des blancs, pour y jeter, y abattre et y faire mourir de faim les "rouges", en l'occurrence les sociaux-démocrates finlandais soulevés en janvier. La répression fait 35 000 morts, ce qui, dans

ce pays de 4 millions d'habitants, équivaut à un demi-million pour la France ! Les "rouges", en Russie, sont ainsi avertis de ce qui les attend s'ils sont battus. D'ailleurs, la conférence spéciale près le général Denikine condamne à mort par décret quiconque a contribué à l'instauration et au maintien du pouvoir des commissaires du peuple.

2) Les deux forces en lutte dans cette guerre civile utilisent le terme de "camps de concentration" pour désigner les camps où ils internent leurs prisonniers et leurs adversaires afin de les isoler. Ainsi, dans une lettre du 31 août 1919 au représentant de la Croix-Rouge, le docteur Montandon, l'adjoint de l'amiral blanc Koltchak, le général Soutine, rejette, écrit-il, l'idée de "confier tous les camps de concentration — construits par les blancs — NDA — à la Croix-Rouge américaine" (1). Ces camps n'étaient ni de travail forcé ni d'extermination, mais dans une période où la famine, le typhus et le choléra régnaient partout et où le blocus total de la Russie soviétique décrété par les Alliés de janvier 1919 à janvier 1920 interdisait tout achat de médicaments et même de savon, la mortalité y était très élevée des deux côtés. Ecrire, comme vous le faites, "entre 1917 et 1992, vingt-huit millions de personnes

(1) George Montandon, *Deux ans chez Koltchak et chez les bolcheviks*, Felix Alcan, p. 33.

ont connu l'enfer du Goulag" met donc sur le même plan des réalités différentes. C'est une véritable manipulation des faits.

3) Le premier réel "camp de concentration" a été construit en 1923 aux îles Solovki, mais les souvenirs de la socialiste-révolutionnaire Ekaterina Olitskaia (2), qui y fut internée de 1924 à 1926, montrent que les détenus politiques n'étaient soumis à aucune obligation de travail et organisaient publiquement des clubs de discussion politique. Je ne prétends par là ni justifier leur réclusion ni en dissimuler la dureté, mais le régime carcéral qu'ils subissaient n'était manifestement pas celui du futur Goulag. Tout changera en 1929, année où, selon un autre détenu des Solovki, le monarchiste Oleg Volkov, a été organisée une "Saint-Barthélemy" au camp (3). Attribuer l'idée du Goulag à Trotsky n'est pas seulement une contre-vérité historique, cela permet de masquer ce que Chalamov, que vous citez... mais pas sur ce point, souligne pourtant plusieurs fois : à savoir que le pire, pour un condamné au Goulag, c'était de porter

l'étiquette KRTD (et non KRD), "activité contre-révolutionnaire trotskyste". Ceux-là, affirme-t-il, n'avaient à peu près aucune chance d'en sortir vivants. La contre-vérité que je relève ne permettrait-elle pas de suggérer qu'ils ne l'auraient finalement pas volé ? Mais on ne peut utiliser l'autorité de Chalamov à cette fin. Même Soljenitsyne, qui hait Trotsky et les trotskystes, n'ose pas le dire.

4) Notons, enfin, en passant, que l'abandon, d'ailleurs très relatif, du mot "lager" n'a rien à voir avec son origine germanique ; ce mot, russifié depuis longtemps, a toujours été utilisé pour désigner les camps de pionniers et même de vacances. Malgré ce nom, il me paraît bien difficile de considérer ces "camps" comme des annexes du Goulag !

Avec mes salutations distinguées.

(2) Ekaterina Olitskaia, *Le Sablier*, Deux Temps Tierce, pp. 159 à 236.

(3) Oleg Volkov, *Les Ténèbres*, Jean-Claude Lattès, p. 92.

